



## Réflexions spirituelles Pour l'amour de la Terre

par Marvin Lee Anderson

*Pour les Autochtones, la notion de famille, le lien de parenté dépasse les proches pour inclure « toutes nos relations », tous les êtres vivants sur la Terre... La terre autour de nous et tous les êtres qui l'habitent ont une force et une présence qui s'imposent à nous et auxquelles nous participons.*

« Pour l'amour de la terre! » Qu'il ait été surpris, décontenancé ou frustré, telle était la réaction spontanée de mon père Dell. J'ai toujours été intrigué par l'origine de cette exclamation. Mon père ne jurait pas, mais cette formule était la forme atténuée d'un juron qui remontait au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Une façon de s'approprier l'exclamation courante « Pour l'amour de Dieu! »

J'ai beau ne pas être autochtone, notre en-tête poétique et évocateur, « La Terre, c'est nous », trouve en moi un écho à différents niveaux. Je suis un collaborateur invité, descendant d'immigrants européens et de colonisateurs américains, et il serait sans doute plus juste d'intituler le présent article « La Terre est à nous » ou « La Terre est à moi », au sens de la fameuse ballade de Woody Guthrie « Cette terre est ta terre » [*This Land is Your Land*]. Ce récit brutal prétendait faire une place aux colons blancs en déplaçant, voire en éradiquant des populations autochtones. Comme le déplore l'ouvrage de James Wilson, *The Earth Shall Weep*, c'est ce qu'elle ne cesse de faire, et nous avec elle.

Il n'est guère étonnant qu'on ait pu entendre des agriculteurs et des colonisateurs en milieu rural s'écrier « Pour l'amour de la Terre », car de fait leur subsistance et leur simple survie dépendaient de la terre. Mes grands-parents d'origine suédoise avaient investi jusqu'à leur dernier sou dans une petite ferme; ils ont tout perdu à cause de la sécheresse des terribles années 30 : la banque locale a tout pris. Mais ce n'est là qu'une partie de mon histoire.

« La famille a ses histoires, mais la terre aussi, écrit Kent Meyers en évoquant son enfance sur une petite ferme familiale. Quand on vit de la terre et qu'on lui appartient, on l'éprouve comme quelque chose de fort et de présent, et comme un passé qui, loin d'être mort, reste une présence narrative permanente à laquelle on participe. »

Les longues journées d'été d'une jeunesse passée à travailler aux champs, à irriguer et à chasser sur notre ferme familiale du Nebraska m'ont aussi appris à quel point la terre a contribué à me façonner. Je me sentais partie prenante de cette terre que mon père et moi cultivions ensemble, même si je n'ai pris conscience de son importance que bien des années plus tard.

Comment *sommes-nous* la terre, demandez-vous. À l'écoute des voix autochtones et à leur école, j'espère que le processus de guérison et de réconciliation entre Autochtones et Allochtones de l'île de la Tortue commencera par l'écoute de nos histoires respectives et de nos récits différents au sujet de la terre et de nos relations avec elle. Selon les enseignements des Pieds-Noirs, le Créateur a créé tous les êtres vivants, et tous les êtres vivants sont égaux. Les humains n'ont aucun droit inhérent de dominer et d'exploiter le reste du monde « naturel ».

On pourrait dire de la vision du monde des indigènes d'Amérique du Nord qu'elle est « axée sur la parentèle » : ils regardent tous les êtres vivants sur la Terre comme « tous nos parents », différents des humains par la forme, mais nullement inférieurs et non moins sacrés. « Tous les êtres qui nous entourent sont nos parents », observe le philosophe Cherokee Brian Burkhart.

Contrairement à la conception occidentale de la personne humaine, cette vision du monde centrée sur la parenté élargit notre conception de l'individu pour inclure en qualité de personnes à part entière les animaux et les êtres non humains tels les reptiles, les oiseaux et les arbres.

Comme nombre d'Autochtones, les Ojibwés utilisent le mot « grand-père » (et parfois « grand-mère ») pour



évoquer la puissance de forces et de personnes spirituelles, humaines ou non humaines.

Le philosophe shawni Thomas Norton-Smith le souligne, il n'est pas possible de distinguer entre ces personnalités « parce que les grands-pères humains et non humains ont le même type de rapports avec leur famille humaine ». Cette cosmologie « axée sur la parentèle » engendre un éventail analogue de termes de parenté et une généalogie de « tous nos parents » et nos ancêtres, semblable à celle du groupe social familial ou de la tribu, en plus des personnes humaines et des Grands-pères.

Au début de son récit, Black Elk confie que son histoire « est celle de toute la vie qui est sainte et bonne à dire, et que notre histoire à nous les *bipèdes*, nous la partageons avec les *quadrupèdes* et avec les *ailer de l'air* et *tout ce qui est vert*; car ils sont tous les enfants d'une même mère et leur père est un seul et même esprit. » Le fait que Black Elk qualifie explicitement ces animaux et ces végétaux non humains (en italiques) de frères et sœurs les inclut dans les rapports de parenté des familles humaines, ce qui est une façon de reconnaître et de justifier leur personnalité.

Nos biographies et nos histoires personnelles débutent avec nos parents et le lieu de notre naissance. Elles remontent parfois, par-delà nos parents, à la lignée de nos quatre grands-parents, mais la plupart s'arrêtent à Maman et Papa, comme le remarque sèchement l'analyste jungien James Hillman. On nous a incités à croire que nous *ne relevons que* de cette histoire personnelle et de l'influence que nos parents ont eue sur elle, sans penser aux ancêtres et aux mythes invisibles que nos parents immédiats ont souvent déplacés.

Plus nous nous accrochons à l'importance primordiale des parents et au pouvoir cosmologique que nous leur accordons, moins nous remarquons le paternage et le maternage que le monde nous offre chaque jour dans ce qu'il nous envoie... Plus je crois que ma nature vient de mes parents, moins je suis ouvert aux influences dominantes autour de moi...

Lorsque je raconte des histoires sur mon père, je me souviens de la comptine *The Farmer in the Dell* (Le fermier dans le vallon) et je m'amuse à souligner que mon père Dell était dans le vallon et que Dell était l'archétype du

fermier. Le mot « dell » en anglais désigne une dépression isolée ou une petite vallée généralement boisée.

En littérature, les vallons sont souvent décrits comme des refuges agréables et sécuritaires. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui n'étaient pas des « parents-hélicoptères » ou des surveillants tatillons, mais des guides spirituels qui m'ont appris à voir et à honorer le Créateur dans « toute notre parenté » et nos ancêtres dans les vallons et les refuges sous l'azur du firmament majestueux des Prairies – « pour l'amour de la Terre ».

Quant à mes arrière-grands-pères humains (et paternels) et à mes arrière-grands-mères, le spectre terrifiant de la famine et de la misère les a contraints à quitter leur Suède natale. Ils n'avaient pas de terre et leur servitude contractuelle les a poussés à émigrer pour survivre. Nourri de la vision biblique de la « Terre promise », leur « exode » vers le Nouveau Monde se fondait sur le mythe chrétien de la Jérusalem nouvelle ou du Nouvel Éden. Un écrivain du Kentucky, Wendell Berry, a bien décrit leur situation:

« Les ruraux accordent de la valeur à la terre parce que quelque part au fond de leur conscience subsiste le souvenir d'avoir été sans-terre... Si vous n'avez pas de terre, vous n'avez rien : pas de nourriture, pas d'abri, pas de chaleur, pas de liberté, pas de vie. Si nous nous rappelons cela, nous savons que toutes les économies mentent dès qu'elles attribuent une valeur fixe à la terre. Les personnes qui ont été sans-terre savent que la terre n'a pas de prix : elle a une valeur sans limites. »

Avec l'expropriation généralisée et systématique des terres des peuples autochtones et leur expulsion forcée, il est douloureusement évident que des générations de colons n'ont pas seulement acheté des terres et profité du mensonge que déplore Berry. Comme colonisateurs, nous avons été et nous sommes encore moralement et culturellement aveugles devant l'aliénation des terres autochtones provoquée par la colonisation.

De plus, les colonisateurs chrétiens n'ont habituellement aucun souvenir des conditions imposées par Dieu à ceux qui héritent de la Terre promise; ces conditions correspondent à l'économie du jubilé et aux lois du sabbat de l'ancien Israël et on les retrouve en



Lévitique 25,23: « La terre ne sera pas vendue sans retour, car la terre est à moi et vous n'êtes pour moi que des immigrés, des hôtes. »

L'exégète Norman Habel explique que « les Israélites sont qualifiés d'*immigrants-locataires*, car ils n'occupent leur terre qu'en vertu de l'autorité et de la bonté de YHWH, qui est le [vrai] propriétaire. »

Personne n'est propriétaire de la terre. Il incombe donc aux descendants nord-américains d'immigrants européens, locataires précaires, de se rappeler qu'à l'instar de nombre de nos ancêtres, nous ne sommes « que des étrangers et des locataires ». Tous tant que nous sommes, nous appartenons à la terre, et la terre appartient au Créateur.

*Marvin Lee Anderson est un théologien de l'histoire qui écrit et intervient comme personne-ressource sur l'histoire de la mystique chrétienne et sur la culture et la pastorale rurales.*

## Questions pour la réflexion

1. *Qu'est-ce qui vous a le plus frappé.e ?*
2. *Que ressentez-vous quand vous entendez l'expression « pour l'amour de la terre » ?*
3. *Faites part d'une formule ou d'une idée qui vous reste après avoir lu ce texte.*

## Références

- Burkhart, Brian (2019). *Indigenizing Philosophy through the L: A trickster methodology for decolonizing environmental ethics and indigenous futures*. East Lansing (Michigan), Michigan State University Press.
- Davis, Ellen F. (2009). *Scripture, Culture, and Agriculture: An agrarian reading of the Bible*. New York, Cambridge University Press.
- Habel, Norman C. (1995) *The Land is Mine: Six Biblical Land Ideologies*. Minneapolis, Augsburg Fortress Press.
- Hillman, James (1996). *The Soul's Code: In search of Character and Calling*. New York, Random House.
- Norton-Smith, Thomas (2010). *The Dance of Person and Place: One Interpretation of American Indian Philosophy*. Albany (New York), SUNY Press.
- Meyers, Kent (1998). *The Witness of Combines*. Minneapolis, University of Minnesota Press.